

BUNGALOW DE BAN-MÉ-THUOT HÔTEL DU GRAND CERF

L'ANNAM DOCUMENTAIRE
XVII
DE NINH-HOA À BAN-MÉ-THUOT
par Marcel FAUCHOIS
(*L'Avenir du Tonkin*, 9 juillet 1930)

À la limite des provinces de Khanh-hoa et du Darlac :

.....
Soudain une triple exclamation part de nos gorges... Keksckça ?... Ça, c'est tout simplement une automobile sur la droite de la route avec des chasseurs à côté. Nos lumières font surgir de l'ombre le corps d'un jeune cerf non encorné, allonge près du fossé. Ses yeux morts luisent comme s'ils vivaient. Nous saluons les trois confrères en Saint Hubert, et celui qui semble être le chef de l'expédition, un grand et solide gaillard d'une trentaine d'années, nous apprend qu'il a, d'une balle entre les deux yeux, occis un grand cervidé, dit « cerf-buffle » sur le sommet d'un monticule que nous voyons se profiler dans le ciel. Mais les trois compagnons, muscles bandés, n'ont pu traîner la lourde dépouille jusqu'au chemin. Nous offrons notre renfort, mais ils préfèrent revenir avec des coolies, au jour. Un beau cerf se vend 30 plasties à Nhatrang et, si c'est un « cornes molles » de 60 à 100 piastres. C'est donc un coup de fusil intéressant.

Le tireur, qui est aussi gérant du bungalow de Ban-Mé-Thuot nous informe que nous trouverons trois lits lorsque nous arriverons là-bas puis, considérant leur partie de chasse comme terminée, ils repartent à toute allure.

Nous suivons plus doucement, toujours guignards. La capitale du Darlac n'étant plus qu'à 35 kilomètres, nous y pénétrons une heure et demie plus tard et, après recherches, dénichons le fameux bungalow. Il est 2 heures 30 du matin.

À 7 heures, pendant que F* dort encore, nous allons A* et moi, faire la promenade du touriste et je suis dès l'abord émerveillé de ce panorama « à la française » qui se déroule sous nos yeux : le terrain gazonné s'abaisse en pente douce vers un vallon feuillu en remonte en cultures et en bois jusqu'à la crête suivante où frissonnent de belles frondaisons. Ondulations molles, pâturages verdoyants, bosquets ombreux, comme vous me rappelez ma Normandie, si accueillante et si fraîche ! Et comme je comprends ces colons habitant certaines stations du Laos qu'ils ne veulent plus quitter !...car, ici, c'est bien, me dit A*, mais au Laos, c'est mieux, beaucoup mieux !

Ayant rassasié mes regards de ce paysage familier, je suis mon compagnon sur les voies récemment tracées à travers ces fameuses « terres rouges » illustrées par l'action politique et hygiénique de M. le résident Sabatier, actuellement inspecteur des territoires mois. La Chambre des députés français, qui ne connaît pas beaucoup l'Indochine, fut pourtant mise en effervescence par ces fameuses « terres rouges » là .. Mais, ne nous aventurons point sur ce terrain brûlant et perfide des dévouements mal récompensés en des combinaisons financières !

Ban-mé-Thuot n'est pas à proprement parler une ville mais un immense damier de plantations mesurant au moins chacune un millier d'hectares. Au centre les cases sur pilotis destinées au logement .les propriétaires, gérants et tacherons : Annamites et

Rhadés. Pourtant, quelques maisons en pierre existent : celles du résident et des fonctionnaires.

Le centre de Ban-mé-Thuot compte (en 1929) quelque 160 Européens, y compris notre collègue, le gérant du bungalow qui fait, lui, un fructueux commerce d'échanges avec les autochtones : peaux et cornes de cerfs, peaux de bœufs et de buffles, défenses d'éléphants, dépouilles de fauve, cannelle, tabac, qui sont troqués contre du sel, des couvertures, des langoutis flamboyants et autres articles recherchés.

Vers le nord, le plateau semble s'étendre fort loin. Le Darlac est, paraît-il, une province de très grand avenir agricole. Il est préférable, entre nous, que ce soient Français et Moïs qui en nolisent plutôt qu'un consortium américain !

Les principales cultures actuelles sont le caoutchouc et le café. Chaque jardin est abondant en fleurs et en légumes, la saison sèche ne commençant ici qu'en novembre pour durer jusqu'à la mi-avril.

Sortant de la forêt vient à notre rencontre une interminable file d'aborigènes de tout âge et de tout sexe, surveillés par quelques compatriotes qui ont fort bonne allure sous le costume des linhs. Chacun de ces corvéables, peu ou prou vêtus, porte une charge de bois destinée à un four omnipotent.

En entrant au bungalow, nous avisons trois Moïesses, belles femmes superbement drapées d'étoffes multicolores, qui, tout à coup, escaladent un manguier avec une agilité merveilleuse et disparaissent dans les branches, et ses quelques cases. Peu après pleuvent les pelures des fruits onctueux : ces dames savourent leur dessert.

F.*, enfin réveillé, veut que nous allions déguster l'apéro chez l'unique barman de l'endroit (un Chinois naturellement !). Nous arrivons devant une barrière où un écriteau notifie l'interdiction d'entrer ; mais il paraît que ceci à l'usage des Moïs, non des blancs. Et comme nous objectons que ces bons Rhadés ignorent la langue française, on nous répond que « justement, ça leur fait beaucoup plus d'impression. »

Nous cahotons sur une piste convenablement défoncée et trouvons un village de bois, où les travailleurs s'avèrent aussi nombreux que malodorants. Une exclamation : Tiens ! M. A** !... Présentations. Nous sommes devant un brave Auvergnat d'une quarantaine d'années, qui, de passage à Ninh-Hoa, fut accueilli par A... avec la cordialité coutumière à ce brave garçon et qui, heureux de pouvoir rendre la monnaie de la pièce, nous amène dans son habitation, une confortable case en planches, toute neuve. Nous causons longuement. Le métier de planteur n'est pas tout rose. Nous nous en doutions déjà.

Midi, qui tombe à pic, voit notre retour au bungalow. La Moïesse qui nous sert à table, est prise d'un terrible accès de fièvre qui la transforme en pantin grelottant. Un cachet de « calmine » la soulage rapidement. Le boy nous dit que la quinine est impuissante contre ce genre de maladie. La fièvre des bois, probablement.

Ici, les moustiques semblent rares ; mais ils abondent dans les haut-fonds marécageux qui attendent la charrue du défricheur

Au moment de partir, v'lan, un nuage crève, nous retenant jusqu'à quatorze heures. Enfin je me mets au volant de la Renault et en route. Mais le dit volant possédait un « jeu » formidable, difficile à rattraper lorsqu'on n'en a point l'habitude, ce qui nous vaut quelques impressionnants zigzags sur la route. Au bout d'un petit kilomètre, ça va.

.....

Une tournée dans le Sud Annam
par A. L.
(*L'Éveil économique de l'Indochine*, 28 mai 1933)

[...] Enfin, Ban-Méthuot, capitale du Darlac. De belles avenues conduisent au centre européen. On y a bien fait les choses, M. Sabatier a laissé des traces durables de son œuvre, que continuent très heureusement des jeunes comme M. D. La ville est large et coquette, la résidence cachée dans la verdure fait songer aux cottages de Singapour et Colombo. Mais le charme de ce centre si éloigné de tout est l'hôtel du Grand Cerf. Aux temps de prospérité, la clientèle se composait surtout de touristes et nemrods américains attirés par l'appât de ces pays giboyeux, assurés de trouver un logis confortable où se reposer des fatigues au retour des grandes randonnées dans la brousse. En fait, c'est bien l'auberge accueillante, propre et gaie. [...]

LES GRANDES CHASSES EN INDOCHINE

par N. Tó

(*L'Avenir du Tonkin*, 10 juillet 1933)

.....
Dans le Sud-Annam résident trois chasseurs professionnels. Ce sont :

1° M. Defosse, qui appartient à plusieurs organisations commerciales, il a conduit un grand nombre de chasseurs américains et anglais et trois Français seulement.

2° M. Nicolas, qui tient l'Hôtel du Grand-Cerf à Ban-mé-thuot (hôtel très convenable pour une installation en bois) ; M. Nicolas a quatre terrains de chasse ; il se charge également de procurer un spécimen de chaque gibier.

3° Enfin, M. Tiran, qui s'occupe de guider les chasseurs dans la région de Djiring, col de Blao et Phan-thiêt.

.....

ANNAM

Épilogue d'un accident

L'étal de santé du jeune René Nicolas

(*L'Avenir du Tonkin*, 2 mars 1938)

On se souvient de l'horrible accident survenu au jeune René Nicolas, fils du propriétaire du bungalow de Banmethuot.

Au cours de la dernière nuit de Noël, il rangeait, chez ses parents, les fusils des clients du bungalow quand une détonation se fit entendre. Par mégarde, le jeune homme avait dû presser sur la gâchette d'une des armes. En tout cas, on le releva, la face complètement ensanglantée. Les deux mâchoires avaient été enlevées ainsi qu'une partie du nez. La langue ne tenait plus que par un filet de chair.

René Nicolas fut transporté en avion à l'hôpital Grall où, pendant plusieurs semaines, on ne put l'alimenter qu'à la sonde. Il en est sorti quelques jours après le Têt, mais tous les matins, il doit encore se rendre à l'hôpital pour les pansements.

Rene Nicolas s'exprime avec la plus grande difficulté. Il préfère écrire ce qu'il a à dire.
